



Nicole Aubert, auteure du livre  
*Le culte de l'urgence, une  
société malade du temps.*

## Culture

# Réagir à la culture de l'urgence

**Jean-Philippe Fortin**  
Journaliste indépendant

Notre société, depuis une quinzaine d'années, est impensable sans les technologies de l'information. Courriels, cellulaires et ordinateurs forment la nouvelle trinité de ce monde où l'instantanéité est devenue norme et obligation. Une véritable culture de l'urgence a contaminé nos manières de faire.

« Nous sommes malades du temps », constate Nicole Aubert, professeure à l'École supérieure de commerce de Paris. Nous cherchons à faire plus, plus vite, de sorte que « nous en sommes venus à perdre le sens de l'œuvre, comme si on était des boulangers qui passeraient leur temps à pétrir leur pâte sans la voir cuire ».

Psychologue et sociologue, M<sup>me</sup> Aubert présentait son livre, *Le culte de l'urgence, une société malade du temps* (Flammarion, 2003), à l'occasion du 8<sup>e</sup> colloque du Syndicat des professionnelles et professionnels du milieu de l'éducation de Montréal (SPPMEM) tenu en février. Le thème : la culture de l'urgence.

Éduquer est un acte qui s'inscrit dans la durée, qui prend du temps. Paradoxalement, le milieu scolaire est de plus en plus pressé, marqué par une logique où tout doit être fait pour hier. « Le monde de l'éducation est un monde à l'image de la société en général. Il est entraîné dans une course folle », a rappelé Jean Falardeau, président du SPPMEM, dans son discours d'ouverture du colloque.

« La culture de l'urgence nous éloigne de l'acte éducatif. », a-t-il dénoncé. Cela est manifeste, selon lui, dans le processus d'implantation de la réforme, dans l'intégration de nouvelles façons de faire, sans qu'on soit prêt pour autant, ou

encore dans le processus d'intégration des élèves en difficulté. On se retrouve trop souvent « à calmer la crise sans pour autant aller au fond des choses et sans moyen pour le faire ».

Selon Nicole Aubert, l'arrivée des technologies de l'information, qui appellent une réaction immédiate, et la logique économique — *time is money* — ont fini par contaminer le travail en entreprise. « Nous accélérons pour entrer dans des cadres de plus en plus serrés et compressés. » Ainsi, les temps morts sont proscrits et supprimés, « On est carrément bouffé par ce qui est urgent et important. C'est la culture du TTU (très très urgent) permanent. »

Mais « travailler sur l'urgence ne se fait pas dans l'urgence », rappelle-t-elle. Et c'est là le hic : on néglige ce qui compte mais qui presse peu, de sorte qu'on fabrique de nouvelles urgences. À la longue, la notion de plaisir est même évacuée. « Il n'y a plus, par exemple, de liens affectifs, les rapports [entre les personnes] sont des *relations* », illustre-t-elle.

Cette culture a engendré un nouvel individu, un « homme-instant »

qui parle au téléphone, répond à un courriel et salue un collègue qui passe dans le couloir tout à la fois. « C'est un homme centré sur le présent, sans point

de vue, submergé par la contingence temporelle, sans pouvoir se placer sur le mode du projet ou de l'intentionnalité. »

Certains sont ainsi « *shootés* à l'urgence ». Car il y a un net plaisir à tout faire à toute vitesse, constate Nicole Aubert. « Maîtriser le temps est très jouissif. C'est être l'égal de Dieu, c'est une volonté de toute-puissance » qui nous y pousse. Et la peur du vide, du temps mort, aussi, car la vie devenue malstrom évacue la notion d'ennui.

En réaction aux propos de M<sup>me</sup> Aubert, Pierre Bouchard, président de la Fédération des professionnelles et professionnels de l'éducation (FPPE), s'est inquiété de la « perte de profondeur » associée à cette culture. « Son exposé met en lumière la difficulté de tous nos emplois de professionnels de l'éducation. Nous nous concentrons en grande partie sur le sens des choses. Nous sommes un peu des empêcheurs d'aller vite et cela nous conforte dans l'idée que ce n'est pas vrai que tout doit être fait pour hier. »